

## Mes pauvres bêtes

Diane-Ischa Ross

Numéro 144, février 2015

Animaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73441ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ross, D.-I. (2015). Mes pauvres bêtes. *Moebius*, (144), 83–84.

## DIANE-ISCHA ROSS

### *Mes pauvres bêtes*

Que je tâche d'y voir clair sans illustration, mes bêtes ne toléreraient pas le réalisme des beaux oiseaux d'Audubon : il y a du brouillard dans leur pelage. Mais je ne juge pas de sacrilège les représentations, Gund et autres peluches. Elles ont leur vie différente des miennes. Il y a trois sortes d'animaux, peut-être deux, sans compter celui « qui a cassé la cruche » dans ma vie factuelle et textuelle, et onirique aussi, et qui n'ont pas connu Platon, les idées, la caverne. Il y en a des terribles qui font peur et qui ont péri avant notre ère, d'autres terribles et gentils qui vivent parmi nous. Ni les lions ni les crocodiles, malgré que je les aie mimés, ne vivent parmi nous et c'est tant mieux. Rien qu'un petit loup.

Il y a ceux qui partagent notre ville, nos parcs, nos arbres, comme mes quatre écureuils que j'appelle faute de mieux « écureuilécureuil » et qui ne répondent pas, seulement ils s'immobilisent, sans tomber dans la raideur de camouflage, mais voilà, ce sont les miens, ceux de mon arbre. J'ai des droits labiles de propriété et je n'ose pas les nommer. Et celui qui gémissait sur un fil devant chez Bernard, tous ceux aussi qui pleurent. On invente des histoires ignares de femelles aux petits alarmés, on ne sait rien, on s'inquiète. J'appelle aussi les oiseaux, sauf les geais bleus querelleurs que je n'aime pas, les merles qui arrivent tôt, et je veux qu'ils m'attendent, ne s'envolent pas, mais ils négligent mes « restez là j'arrive, je viens vous voir de près ». Je n'ai de succès qu'avec les corneilles joueuses, intimidantes, énormes et complices. Mais je me moque un peu de tous ces oiseaux, fors à marcher vers un sorbier saturé de chants, l'une et l'autre lunatiques et ravis.

Les quadrupèdes : j'aime mieux. J'ignore d'où sortent et qui veillent ceux qui habitent mes textes, pourquoi ils traversent, agonisent, servent de prête-nom au piano, à la trace nébuleuse et tenace de ceux qui, résistant à l'oubli, sont les résidents légitimes. Il y a comme un échange, des vases communicants. Je suis comme tout le monde, mes animaux, les nôtres que j'apprivoise par les textes et les noix, sont des surfaces transférentielles et des collègues qui pleurent à ma place, dont le poil et les pattes se chargent des arêtes de ma peine. Tous les lièvres et les lapins sont des petits enfants, et les marmottes... va savoir qui sont les marmottes.

J'ai mis mon bonheur, plutôt je l'ai trouvé qui se signalait, dans la faveur que me font les bêtes, rarement bien sûr, le plus souvent elles ont à faire et me laissent en plan avec mon goût déchiré de les toucher, de voir diminuer la distance entre un renard, disons un renard, et moi, qu'il fasse sa part du chemin. Peut-être que ça n'arrivera jamais. Je n'ai jamais pu appuyer mon front sur celui du chevreuil, jamais gratter le dos du raton laveur ni toucher le coussinet parmi ses ongles, ou alors il était en cage. Pour l'histoire documentée : j'ai sauvé de la mort annoncée – il y avait ma sœur dans ce sauvetage – une buse roussarde qui s'asphyxiait au monoxyde. C'est tout. Mon père, lui, attrapait un levraut au pas de course, nous l'apportait pour une leçon de sciences de la nature et le ramenait au terrier à temps pour que sa mère n'angoisse pas. Moi, les chats m'aiment bien et les écureuils ne s'effraient pas de mon voisinage. C'est le mieux que j'ai fait.

On ne voyait pas que c'était si triste, la chouette honnête, la chèvre mystique, ensemble derrière la ligne de solitude qui isole les mondes et que l'écriture retrace en pointillé, avec des traverses, des combes protégées. Ainsi de moi, avec mes vieux jouets zoomorphes comme des dieux ou des jumeaux, qui change en douceur l'âpreté de la perte, et les bêtes font les bonnes fées, les marraines.